

Rebâtir l'avenir : Comprendre et surmonter la crise financière,
de Jacques Racine, Montréal, Médiaspaul, 2013, 259 p.

Claude Dostie, Jr

Volume 34, numéro 3, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034781ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034781ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dostie, C. (2015). Compte rendu de [*Rebâtir l'avenir : Comprendre et surmonter la crise financière*, de Jacques Racine, Montréal, Médiaspaul, 2013, 259 p.] *Politique et Sociétés*, 34(3), 112–113. <https://doi.org/10.7202/1034781ar>

proposition théorique comme poursuivant la réflexion de l'éclectisme analytique de Rudra Sil et Peter Katzenstein, dont l'un des objectifs était de « rapprocher l'université et les décideurs politiques » (p. 45). Conseiller les décideurs politiques en ayant recours à un éventail de théories améliorerait certainement leur compréhension des enjeux, à défaut de garantir que la décision prise soit « la bonne »; passer les questions des décideurs au crible de l'érotétique, ce que Jérémie Cornut fait si bien au point de vue strictement scientifique, ne pourrait-il pas offrir le même genre de bénéfices? Rendre explicites les espaces contrastifs implicites dans une question revient à révéler les *présupposés* qui informent cette question. Rendre explicites aux décideurs les présupposés des questions qu'ils posent ne serait-il pas un noble objectif?

Manuel Dorion-Soulié
Université du Québec à Montréal
 dorion-soulie.manuel_renaud@courrier.
 uqam.ca

Rebâtir l'avenir: Comprendre et surmonter la crise financière, de Jacques Racine, Montréal, Médiaspaul, 2013, 259 p.

Jacques Racine, professeur à la Faculté de théologie et des sciences religieuses de l'Université Laval, offre dans *Rebâtir l'avenir* une analyse de la crise financière qui a débuté en 2007 et qui, selon certains, se poursuit encore aujourd'hui avec les derniers soubresauts de la péripétie grecque. Celle-ci lui est rapidement apparue, raconte-t-il en introduction, comme une « véritable crise morale liée à la dépréciation de la personne humaine » (p. 9). À la suite d'une conférence qu'il a donnée sur le sujet en tant que président d'un comité de retraite, des auditeurs l'ont encouragé à « pousser plus loin » son travail et à « mettre en ordre » ses réflexions et ses analyses.

Dans son premier chapitre, Racine identifie les « rouages » (p. 11) de la crise et jette le blâme sur la « dérèglementation » comme « source première » de la crise financière.

Selon lui, les politiciens auraient abandonné « leur pouvoir sur le monde financier et leur capacité d'intervenir » (p. 33). Au deuxième chapitre, il offre un portrait des « grands perdants » de la crise, dont les chômeurs, les pauvres, les retraités et la planète Terre. Dans le troisième chapitre, qui clôt la première partie du livre, Racine étudie les différentes « sorties de crise » réalisées dans quelques pays, dont le Canada, pour conclure que les choix de stratégies en la matière « tiennent plus de la singularité des systèmes politiques et de leurs dirigeants » (p. 133).

La deuxième partie du livre est consacrée aux « leçons et défis » qui attendent l'humanité. Racine dénonce ce qu'il appelle le « fléau de l'impunité », celle des banquiers qui n'auront pas à répondre de leurs actes (p. 142). Il plaide pour un « retour à la mission première des banques » (p. 144) et évoque une réforme des agences de notation. Il discute aussi longuement de la possibilité de l'avènement d'un « gouvernement mondial » (p. 159), formulant le souhait que « l'on arrivera à se donner un gouvernement apte à mieux coordonner les efforts de l'humanité pour prévenir les crises systémiques ». Racine termine en soulignant que tous ces défis « ne renvoient pas seulement à des problèmes de structures et d'institutions »; ils mettent en exergue des « questions relatives à l'éducation des personnes » (p. 207). Il soulève aussi au passage d'autres défis auxquels fait face le monde, comme « le développement de la génétique » et « les études climatiques [qui] nous amènent à craindre pour la survie des humains sur la planète Terre » (p. 153).

L'ouvrage est manifestement destiné aux néophytes, mais il ne pourra, croyons-nous, totalement les éclairer, puisque le professeur Racine n'est lui-même pas un spécialiste de la question financière. Même si aucune erreur majeure n'est commise, aucune analyse particulièrement éclairante de la crise n'est non plus offerte. L'auteur, qui avoue avoir utilisé Wikipédia (p. 52), offre plutôt une succession de tableaux très sommaires d'une foule de sujets qu'il a manifestement du mal à maîtriser. Au terme de sa section

sur la Grèce, Jacques Racine conclut, un peu simplement, que la crise a « offert une première occasion aux opérateurs de marchés de spéculer sur l'euro » (p. 42). Plus loin, il trouve « fort étonnant » que le dollar américain soit demeuré une monnaie de réserve, malgré la crise (p. 50). Sa conclusion sur la dérèglementation, comme source première de la crise, manque tout autant de sophistication et est éminemment prévisible. Mais, comme le reste, elle manque cruellement de substance. Une étude plus nuancée et mieux ciblée, produite à l'aide d'un schéma théorique *éloquent*, aurait vraiment permis d'éclairer autant les événements que les lecteurs.

Claude Dostie Jr
École nationale d'administration publique
 claudejr.dostie@enap.ca

Panne globale. Crise, austérité et résistance, de David McNally, Montréal, Écosociété, 2013, 303 p.

Panne globale est le premier livre du politologue David McNally à être présenté au public francophone. Traduit et préfacé par Jonathan Martineau, ce travail est le fruit d'une réflexion sur la crise financière de 2007-2008 et présente un effort de clarification pertinent sur la nature politique, économique et sociale de la crise, c'est-à-dire « son origine et son parcours probable dans les années à venir » (p. 17). McNally appartenant à une école de pensée précise, on pourrait s'attendre à un discours savant, voire trop opaque pour un lecteur étranger à ce courant. Or le livre réussit à présenter l'argument du marxisme politique non seulement dans ses paramètres contemporains, mais également dans une langue compréhensible, claire et stimulante. Le vocabulaire marxiste ne devrait donc pas effrayer le lecteur en terrain inconnu.

De son propre aveu, McNally l'a écrit « avec l'intime conviction qu'il existe un savoir critique dont nous avons besoin pour comprendre le monde dans lequel nous vivons » et sortir du « jargon » destiné qu'à intéresser un « cercle restreint d'experts »

(p. 38). À cet égard, l'auteur présente à la fin du livre un glossaire fort intéressant pour les non-initiés aux théories marxistes. La disposition des chapitres et les thématiques qui y sont abordées rendent la lecture de cet ouvrage particulièrement aisée. Nous présenterons ici les principaux sujets de chacun des chapitres et tenterons d'apprécier la réflexion qu'ils suggèrent. *Panne globale* n'est certainement pas qu'un livre sur la crise, mais plus largement un regard sur le capitalisme aujourd'hui. McNally y aborde en premier lieu la crise pour mieux présenter, comme par un effet de point de fuite, l'état du capitalisme aujourd'hui et de sa résistance mondiale.

Les deux premiers chapitres traitent de la crise financière de 2007-2008 d'un point de vue chronologique. McNally y relate la panique qui se dessine dans les cercles financiers dès 2007 à la suite de plusieurs faillites. Cette première phase de crise alerte les autorités concernées et révèle les mécanismes obscurs de certains instruments financiers. La seconde phase de la crise financière s'ouvre avec l'effondrement de la banque Lehman Brothers en septembre 2008. McNally esquisse ensuite les différentes transitions du néolibéralisme qui, d'un point de vue idéologique, ont abouti à ce contexte très précis qu'était 2007-2008. Il soutient, contrairement à d'autres économistes politiques, que le capitalisme a connu depuis 1945 différentes phases d'expansion (1948-1973 et 1982-2007) et de crise (1973-1982 et 2007 à aujourd'hui) (p. 62) et que celui-ci n'était pas en crise depuis 40 ans. En contrepartie, 2007 clôt et commence à la fois un cycle qui « rompt qualitativement avec le quart de siècle qui le précède » (p. 108).

Les troisième et quatrième chapitres, les plus intéressants à notre avis, reviennent d'abord sur les leçons de 1929 et poussent l'analyse jusqu'à nos jours. McNally tente de dégager de cette toute première crise moderne une « loi de base du capitalisme » fondée sur le surinvestissement et la suraccumulation, jetant ainsi une nouvelle lumière sur la loi tendancielle du taux de profit esquissée auparavant par Marx. Ce